

LA LETTRE

20 Décembre 2006 :

Je suis enfin arrivée ! C'est bien beau de voyager, mais à 92 ans, on a les articulations qui se gondolent ! Dans mon cas ce seraient plutôt les pliures. Elles craquent mes pliures mais elles ne cèdent pas ! Sans parler de mon timbre qui n'a même pas pâli ! Avec tous ces kilomètres parcourus, ma robe, enfin mon enveloppe, est un peu chiffonnée, mais elle tient bon. C'est qu'elle est solide ma modeste enveloppe beige sans fioritures. Malgré toutes les manipulations dont elle a fait l'objet, elle ne s'est ni décollée ni déchirée, et mes feuillets à l'intérieur, n'ont pas bougé. IN-TAC-TE ! Je suis intacte. Les experts qui m'ont examinée n'en sont pas revenus ! Ils m'ont analysée à la loupe afin de reconstituer mon parcours, mais je suis la seule à le connaître en détail. Après tout, il est naturel pour une lettre de tenir un carnet de voyage...

28 Août 1914 :

Je suis née ce matin, à l'aube d'un magnifique jour d'été. Mes premiers souvenirs sont sensoriels : le papier blanc qui crisse sous la plume sergent-major, l'odeur entêtante de l'encre violette, les battements passionnés d'un cœur tout près de moi... Je me souviens aussi d'une lueur jaune orangée à l'horizon, éclairant une jeune main féminine mais robuste. J'étais émue de naître ainsi au fil des mots. La joie le disputait à l'angoisse du futur voyage. Lentement, gravement, la jeune femme m'a pliée, enfermée, puis a scellé mon enveloppe d'un long baiser. Enfin elle m'a décorée d'un très joli timbre vermillon. Voilà je suis prête : prête à partir au bout du monde s'il le faut, pour transporter et délivrer mon message amoureux. Larguez les amarres !

29 Août 1914 :

La séparation en pleins champs : ma mère faisait les moissons et j'étais serrée contre sa poitrine. C'était doux et chaud. Soudain, je suis passée de sa main à celle beaucoup plus rude du facteur. J'ai atterri au fond d'une musette qui sentait le cuir et la sueur au milieu d'autres missives tout aussi émoustillées que moi. Nous avons ensuite été brinquebalées au gré des secousses d'un vieux vélo. Arrivées au bureau de poste, on nous a étalées sur une grande table, c'est là que j'ai pris mon premier coup de tampon sur la tête ! Puis on m'a jetée au fond d'un sac de jute. Mais j'ai eu le temps d'apercevoir l'inscription :

Ministère des Armées, Paris.

PARIS ! De quoi rêver en attendant le grand jour du vrai départ : demain ! ...

30 Août 1914 :

Mais aujourd'hui c'est dimanche ! La poste est fermée. Statu quo. Je ne bougerai pas d'ici avant lundi. Quelle guigne ! Passer toute une journée enfermée ! Dehors tout semble dormir dans la torpeur de l'été. Seule une cloche au loin ponctue régulièrement la marche du soleil. Je pense à celle qui m'a écrite, je pense à celui qui m'attend, et je vibre d'impatience.

31 Août 1914 :

Enfin on s'occupe de nous ! Une carriole tirée par deux lourds chevaux nous achemine cahin-caha jusqu'à une petite gare. Mais petite ou pas il y a un train qui nous y attend. Mon premier train ! Avec de la fumée, des sifflements, des escarbilles... Je me sens telle Anna Karénine, guidée à toute vapeur vers un grand destin !

2 Septembre 1914 :

Après deux jours de tortillard, le grand destin fait une nouvelle pause...

Je commence à comprendre que ce ne sera pas la dernière. De nouveau, étalée sur une grande table avec des centaines d'autres, je vois passer des uniformes flambants neufs. Et pour cause : ils n'ont pas encore servi à la vraie guerre. De nombreuses mains s'agitent autour de nous, une voix lit un nom, l'épelle, une autre voix annonce la destination et on nous répartit dans des casiers. Pour moi j'ai entendu : « Front de l'Est ». Tout de suite je pense à la Russie : les isbas, les lacs gelés, le Kremlin. Cette fois ci je le tiens mon grand voyage ! Aïe ! Encore un coup de tampon ! Ma parole ils me prennent pour un passeport !

4 Septembre 1914 :

Décidément en France on ne part pas forcément le jour où l'on embarque !

Je suis toujours dans le même casier, mais maintenant il y a foule autour de moi. Entre lettres, nous avons le temps d'échanger nos impressions. Très vite je m'aperçois que nous avons toutes été écrites par une majorité de femmes : mères, sœurs, fiancées, épouses, maîtresses, marraines de guerre ; chacune à notre façon nous disons l'amour, l'attente, l'angoisse... Parmi nous il y en a qui ont été postées à Paris même. Elles sont au tout début de leur aventure. Quand je leur dis d'où je viens, elles me jaugent avec surprise. Peut-être ne pensaient-elles pas que des paysannes puissent écrire ? Certaines font un peu les mijaurées avec leur encre «bleue des mers du sud » sur papier de soie parfumé. Mais c'est finalement moi qui les renseigne sur leur destination. Ces étourdies de citadines blêmissent lorsque je leur parle du front de l'Est. Elles ont peur de ne jamais y arriver. Quelles froussardes ! Elles vont faire un voyage sublime et craignent pour leur jolie enveloppe écrite au stylo-plume.

« Nous avons une mission leur dis-je pour les requinquer. Nous transportons des mots très importants. Ce sont eux qui comptent, pas nous ! »

Du coup plus personne ne se plaint et nous reprenons notre attente. Je sais maintenant que l'attente fait partie du voyage. C'est elle qui lui donne son élan.

5 Septembre 1914 :

Nous voilà reparties. Gare de l'Est, des alsaciennes en costume embrassent les nouvelles recrues qui partent dans le même train que nous. Eux aussi bientôt, des lettres les suivront...

20 Septembre 1914 :

Brrrr ! Il fait un froid de loup ! Le convoi s'étire dans des plaines brumeuses. Il y a de nombreux arrêts intempestifs, ponctués de détonations. Certaines de mes camarades sont déjà descendues. Le wagon se vide peu à peu, les sacs restant roulent dans la poussière du plancher et entre ses interstices, j'aperçois les rails qui se déroulent à l'infini. C'est quand donc le terminus ?

15 Octobre 1914 :

Il neige pour notre arrivée ! Certaines ont peur d'être mouillées par les flocons, mais la Russie sans la neige ce n'est pas la Russie. Et puis surtout cette fois-ci nous y sommes ! Nous allons bientôt nous glisser entre les doigts chauds et fébriles de notre destinataire. Nous allons être ouvertes avec précaution, dévotion. Nous allons recevoir des baisers sur tous nos mots qui seront relus cent fois, et la nuit nous dormirons contre son cœur...Soldat je suis là, je suis toute à toi !

20 Octobre 1914 :

Le soldat n'a pas répondu à l'appel. Nos sacs sont entassés dans une cahute glaciale, prêts à être acheminés par traîneau jusqu'à un autre front. Des nuits dantesques se succèdent enluminées par des feux d'artifice aussi beaux que meurtriers. Quand repartirons-nous ?

30 Octobre 1914 :

On nous embarque, mais pas en traîneau comme prévu. Pas de steppe enneigée, pas de camp fortifié. On nous a remis dans un train qui fait... machine arrière. Je suis mortifiée par cette retraite. Pourquoi n'avons nous pas été distribuées ? Nous sommes indispensables à nos destinataires, plus précieuses que l'eau et le pain. Soudain je comprends : il y a du sang sur la poussière du plancher. Autour de nous des soldats blessés gémissent...Peut-être est-il l'un d'entre eux ?

1^{er} Novembre 1914 :

Enfin le train s'arrête après deux jours et deux nuits épouvantables ! Je veux dire qu'il s'arrête vraiment, dans une vraie gare, et non pas en rase campagne comme il l'a fait plusieurs fois jusqu'ici. Pendant ces haltes quelqu'un monte voir les blessés, pour leur donner à boire ou leur fermer les yeux. Mais aujourd'hui, le wagon s'ouvre en grand sur des infirmières en blouse blanche. On installe les soldats sur des brancards. Dehors il y a des ambulances avec des croix rouges, qui attendent. J'ai peur qu'on nous oublie dans nos malheureux sacs au fond du compartiment. Soudain un officier nous aperçoit et donne un ordre. Alors on nous embarque aussi dans les ambulances...

L'hôpital est dans un cadre magnifique de montagnes enneigées. L'air pur après tous les miasmes du voyage est une bénédiction ! A l'intérieur c'est chaud calme et propre. Malgré tout cela je sens monter en moi une sourde angoisse.

Des mains aseptisées, consciencieuses, nous examinent, et emportent certaines d'entre nous comme des trésors. Plus tard, on entend les infirmières qui lisent à voix basse pour ceux qui sont devenus aveugles, ou qui sont trop faibles, ou simplement illettrés. Dans le soir qui tombe leurs murmures ressemblent à des prières...

15 Novembre :

Calme plat. Toujours rien pour moi. De nouveau, j'ai peur qu'on nous oublie dans un placard. Mais je me dis que nous sommes encore trop nombreuses au fond de ce sac, pour qu'on ne tienne pas compte de nous. J'envie celles qui, arrivées à bon port, trônent sur des tables de chevet, ou reposent au creux de mains fiévreuses. Enfin j'entends un officier s'écrier :

« Ce sac postal n'a plus rien à faire ici ! Il faut le rapatrier sur Paris ! »

RA-PA-TRIER ! Avons-nous si vite perdu la guerre ? ou alors...

1^{er} Décembre 1914 :

Après un énième périple (en fourgon militaire cette fois) nous nous retrouvons au ministère des armées où règne la même effervescence qu'il y a trois mois. Mais on s'occupe plus des lettres qui partent pour le front, toutes jeunes et frétilantes, que de nous piteuses rapatriées...

10 Décembre 1914 :

Aujourd'hui enfin c'est notre tour ! Des mines sérieuses nous réexaminent et vérifient encore des listes. Puis quelqu'un dit :

« Il n'y a pas urgence : les familles sont déjà prévenues... »

Et pan ! Encore un grand coup sur la tête ! Cette fois ci le tampon indique : *Retour à l'envoyeur*. On me jette à nouveau dans un casier où je suis la première arrivée. Je pense à celle qui m'a écrite et va me retrouver. Va-t-elle me déchirer ou me jeter au feu dans sa rage impuissante ? L'idée d'affronter son chagrin me fait plus mal que tous les coups de tampons réunis...

15 Décembre 1914 :

Il y a aussi des interstices dans ce grand meuble, où chaque casier représente un département de France. Je me sens glisser petit à petit, sous le poids des lettres qu'on accumule sur moi ! Je risque à tout moment de passer à travers la fente et de tomber de l'autre côté. Vivement qu'on nous sorte de là !

Au secours ! Ca y est ! J'ai glissé ! Je suis coincée entre le mur et le meuble. Personne ne s'en est aperçu. Je suis perdue, comme sur une île déserte. Robinson Crusoé risque de se faire attendre...

15 Décembre 2006 :

Hourra ! On m'a retrouvée ! Après des années d'aménagements de toute sorte quelqu'un a eu l'idée d'enlever ce fichu meuble ! Enfin je revois une âme humaine ! C'est un accueil extraordinaire ! Comme pour un navigateur solitaire dont on aurait perdu la trace ! On m'époussette, je passe de mains en mains, on s'extasie, on conciliabule. Puis on téléphone. C'est une nouvelle invention ça ! Il y en a partout des téléphones. Certains même se les accrochent à l'oreille !

18 Décembre 2006 :

Voilà : ils ont décidé de me réexpédier avec tous les honneurs qui me sont dus.

Je pars dans une grande enveloppe kraft estampillée du ministère, en recommandé, oblitérée comme il se doit. J'ai l'impression de voyager sous escorte présidentielle !

20 Décembre 2006 :

Je trône sur une cheminée au milieu des guirlandes de Noël. Toute la famille est réunie autour de moi, mais il manque celle qui m'a écrite, morte depuis longtemps déjà. Je suis triste car ce qui semble les intéresser le plus, ce n'est pas moi, mais plutôt mon timbre vermillon. Ils consultent Internet. (C'est comme la Poste mais en beaucoup plus rapide) Surprise ! Mon timbre apparaît sur l'écran. Il vaut une petite fortune ! Les plus jeunes pianotent sur un clavier, (c'est comme ça qu'on écrit maintenant). Ils trouvent un site où l'on peut me mettre aux enchères ! Aux enchères ! Je vais donc repartir ! Ma déception est immense !

«Attendez, dit soudain une adolescente, on vend l'enveloppe mais pas la lettre !

C'est quand même mon arrière-grand-mère qui l'a écrite ! »

Alors on m'ouvre avec d'infinies précautions, et la jeune fille commence à me lire. D'abord elle ânonne un peu, puis sa voix se pose, devient plus grave. On l'écoute, on *nous* écoute religieusement. Je suis enfin arrivée...